

« Au nom de la foi », Libération, 2 octobre 2001.

Dieu miséricordieux contre Allah cruel, le Bien contre le Mal, l'innocence contre la cruauté. Serions-nous revenus au temps des guerres de religion? Temps peu glorieux où l'Occident fut mis à feu et à sang au nom de valeurs qui aujourd'hui, pour la plupart, nous échappent. Et pourtant, lorsque arrive la catastrophe et que le pathos est à son sommet, ne se rassemble-t-on pas encore sous le signe du plus grand oecuménisme possible pour rendre hommage aux disparus? La religion est invoquée par tous pour apporter soutien et réconfort. God bless America.

D'un côté, une religion de consolation, et de l'autre l'islam, transformé en religion barbare et meurtrière. Dans les librairies, on s'arrache le Coran pour chercher dans les origines les germes du mal ou tout au moins pour savoir si on peut les y trouver. Il n'y a pas d'excuse pour le terrorisme. Aucune analyse tiers-mondiste invoquant l'humiliation, la misère, comme sources de ces actes de violence extrême, ne saurait satisfaire pleinement ceux qui souhaitent y voir plus clair. Ces explications ne sont pas sans justification mais elles ne suffisent pas. Qu'est-ce qui fait qu'au nom d'Allah on puisse aller si loin? Les «martyrs de la foi» nous posent une énigme non soluble dans les rationalisations simplificatrices. Suffira-t-il, pour se rassurer, de rappeler que le terrorisme n'est pas une nouveauté et qu'il n'est pas seulement islamique? Aura-t-on avancé d'un pouce en proclamant à l'inverse que tous les musulmans ne sont pas des terroristes, que l'islam n'est pas une religion guerrière?

Il est vrai qu'un authentique travail pédagogique sur l'islam est une urgence, tant la méconnaissance à son endroit semble grande et commune. L'islam est une religion qui s'est constituée par la conquête et dans la conquête. Ce qui le distingue, par exemple, du judaïsme rabbinique qui, lui, est né de la défaite, ou du christianisme qui a d'abord fleuri dans la persécution, même s'il fut appelé ensuite à devenir à son tour conquérant et dominateur. Certes, dans le spectre monothéiste, l'islam possède la particularité de lier principes théologiques et principes politiques, et ceci encore en raison des conditions qui ont présidé à sa genèse. De même, l'accès au salut n'y est pas toujours distinct du militantisme politique. Et en Occident, on a longtemps retenu de lui la pratique de la guerre sainte, ce qui a conforté l'image d'une religion militaire et militante.

Le jihad est une guerre ordonnée par Dieu, il s'impose à tous les musulmans. Cette guerre est livrée à toute l'humanité, appelée à rejoindre le giron de l'islam. Et elle durera jusqu'à ce que le monde entier ait enfin adhéré à la révélation universelle. Mais cet activisme militaro-religieux ne se réduit pas au terrorisme. Et il n'est pas sans limites. Le calife Abou Bakr, au VIIe siècle, recommandait à ses armées: «Ne trahissez pas, ne détournez pas une partie du butin; ne pratiquez ni la perfidie ni la mutilation. Ne tuez ni un jeune enfant, ni un vieillard, ni une femme. Ne déracinez, ni ne brûlez les palmiers, ni ne coupez les arbres fruitiers.»

Le monde est certes partagé entre la «maison de l'islam» et la «maison de la guerre», espace des infidèles à convertir ou à soumettre. Une tolérance pourtant s'instaure alors même que la lutte n'est pas achevée. Une tolérance conjoncturelle dictée par le caractère de l'expansion musulmane. Après la mort du prophète Mahomet, en 632, la conquête a été fulgurante. Et dans un empire qui s'étendait dès le début du VIIIe siècle de l'Atlantique aux frontières de l'Inde et de la Chine, les musulmans se retrouvaient souvent minoritaires. Ainsi, à côté du musulman, sur les territoires même qu'il contrôle, l'infidèle qui se soumet subsiste dans le cadre d'une coexistence réglementée. C'est le dhimmi, le protégé non musulman, à qui l'on accorde certains privilèges et une relative autonomie contre le paiement d'une taxe de capitation. Il ne devient jamais l'égal d'un musulman mais il peut prospérer dans l'espace de viabilité circonscrit qui lui est concédé sous certaines conditions, variables selon les lieux et les époques. Un type de tolérance que l'Occident, quant à lui, ne commença à mettre en oeuvre au profit de ses minorités qu'à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle.

Si, au Moyen Age, alors que l'Europe se lance dans l'aventure des croisades, une secte musulmane terroriste, celle des Assassins (Hachichiyîyn en arabe), s'adonne pendant deux siècles à l'assassinat politique sous toutes ses formes contre l'ordre en place; en Espagne, en revanche, l'islam a su un temps coexister avec les deux autres monothéismes et connaître avec eux des heures glorieuses. Le dévouement fanatique des Assassins n'en avait pas moins frappé l'imagination des Européens comme nous l'avons été nous-mêmes par les images de l'apocalypse new-yorkaise. Les Assassins eux-mêmes finirent par disparaître de la scène de l'histoire. Ils ne furent ni les premiers ni les derniers musulmans à faire trembler le monde chrétien.

L'islam a certes ses spécificités, mais on ne saurait dire qu'il est ni pire ni meilleur que les autres monothéismes. La Bible, livre fondateur de la civilisation judéo-chrétienne, n'est pas moins riche de scènes de massacres et de meurtres politiques. Les guerres de religion, l'Occident les a connues aussi. Les croisades, les campagnes contre l'hérésie, la Saint-Barthélemy... la liste est longue. La division manichéenne entre civilisés et barbares qui pouvait un moment, sous le choc, effleurer les esprits ne tient pas longtemps la route.

L'islam, dominateur, qui nargua longtemps les infidèles chrétiens et les menaça même, s'est à terme trouvé dépassé par cet Occident qu'il avait lui-même jugé barbare et pour lequel il n'avait pas nourri une grande curiosité. Au milieu du XVIIIe siècle, cette indifférence de l'Orient s'atténua. La méconnaissance de part et d'autre avait été lourde. Et la modernité s'imposa au monde musulman le plus souvent par la force. Occidentale, cette modernité se heurta à l'incompréhension. L'histoire des malentendus est longue. Les identités sont brouillées. Le colonialisme, les vicissitudes que connaît le Moyen-Orient, l'émigration de nombreux musulmans en Occident bouleversent la donne. Le dhimmi, le sujet de seconde zone, le sujet toléré, n'est plus le juif ou le chrétien mais bien le musulman, pris dans les rets de ceux qu'il avait naguère dominés ou superbement ignorés. Une sujétion réelle ou symbolique bien plus insupportable encore que la pauvreté et qui alimente nécessairement une amertume croissante. Le repli auquel on assiste ces dernières décennies sert de défense face à un Occident à la fois étranger et attirant, maléfique et fascinant, l'«autre» par excellence, un autre qui aujourd'hui étale sa superbe, expose sa richesse et ses modèles par le truchement du petit écran. Cette ambivalence du rapport est

patente à bien des égards. C'est en Occident que nombre de dirigeants et intellectuels issus du monde musulman s'initient aux valeurs du nationalisme et certains militent pour une application volontariste des idées modernes dans leur propre pays, tels Atatürk en Turquie ou le dernier shah d'Iran. En revanche, d'autres se transformèrent dans la désillusion en farouches opposants d'un Occident qui les avait d'abord séduits. C'est le cas de Ben Laden lui-même.

A la fois identité religieuse, culturelle et politique, l'islam favorise l'inclination au repli de populations encore pétrées de tradition. L'extrémisme fleurit sur ce terreau irrigué par la misère et la rancœur. Mais ce «retour» à la religion ne se limite pas au monde musulman. On l'observe aujourd'hui également dans le monde juif, même s'il y revêt des formes qui lui sont particulières. La religion s'offre comme refuge face aux incertitudes et aux insuffisances de valeurs occidentales inaptes à colmater les brèches ouvertes par l'érosion des principes traditionnels, le libre choix, la mondialisation, l'individualisme. Ni tous les juifs, ni tous les musulmans ne sont pour autant extrémistes. Quant au terrorisme et au meurtre, il a servi à d'autres, que ce soit à la bande à Baader, à l'IRA, aux Basques ou en Corse.

Et si le plus déstabilisant dans les événements du 11 septembre n'était pas cette explosion brutale d'une religiosité inébranlable, tenant tête à la plus haute technologie, détruisant les symboles d'un Occident endormi dans son confort, mettant bas les deux tours de la Babel des affaires? D'une religiosité qui interpelle chacun de nous dans ce qu'il a de plus intime. Une sorte de retour du refoulé. Retour de cette foi ancienne au nom de laquelle l'Occident lui-même a autrefois mené de sanglantes batailles. Retour d'un certain type d'Homo religiosus premier, violent, armé de cutters contre des Boeing, et qui, au nom de sa foi, tue et se tue. Cette foi est contestable, détestable, mais elle est là. Elle a bravé tout ce qui faisait la force de l'Occident. Elle nous renvoie à des temps oubliés, lointains, aux temps d'une foi sur laquelle, un moment, notre univers s'est construit. Certainement tous ces morts nous ont profondément bouleversés, mais le désordre, le nouveau désordre, résurrection d'un ordre ancien, est parmi nous. Un désordre introduit par des «fous de Dieu» qui se croient investis de la plus haute mission: celle de la lutte contre la sécularisation, la modernité et leur permissivité, maux absolus.

Ni la haine, ni le mépris, ni les bombes, ni même les pieuses intentions néocolonialistes du bon sauveur occidental ne mettront aisément fin à cette escalade. Notre «science politique» même paraît aujourd'hui quelque peu incertaine. Nous avons trop longtemps omis de nous intéresser au religieux et au croire, aux nôtres comme à ceux des autres, aussi dissemblables soient-ils. Nos sociétés laïcisées ne disposaient plus d'outils pour les penser, ni pour penser l'homme autrement que comme un être compétitif et performant. Lorsque nos gouvernants s'intéressaient à ces populations lointaines, animées d'une foi bien «étrange», ce n'était guère jusqu'ici que pour manipuler le fondamentalisme à des fins stratégiques ou économiques. Mais le danger est souvent là où on ne l'attendait pas.